

**Commémoration de la Nuit de Cristal**  
**Synagogue Hekhal-Hanness – 9 novembre 2021**

**Stefan LUX, l'éclaireur des consciences**  
*Conférence de Jean Plançon*



Le matin du vendredi 3 juillet 1936, dans la salle du Conseil général, les délégués sont réunis pour la seizième session de la Société des Nations (SDN). On y discute principalement de la réforme du Pacte. À dix heures et demie, alors que le délégué espagnol Augusto Barcia vient de terminer son discours et que l'interprète commence sa traduction anglaise, un coup de feu retentit. Le journaliste tchèque, d'origine hongroise, Štefan Lux, esquisse en effet vers le président (Paul Van Zeeland) un geste, se tire une balle dans le cœur, et s'écroule après avoir réussi à articuler quelques mots : « *Je suis la dernière victime* » !

Mais qui est Stefan Lux ? Et pourquoi a-t-il commis ce geste désespéré ?

Štefan Lux, de son vrai prénom István, est né le 4 novembre 1888 à Malacky, en Hongrie, où son père exerce le métier de notaire.

Après avoir achevé son gymnasium à Bratislava, il entame des études de droit à l'université de Budapest. Mais après deux examens ratés, il décide finalement de s'orienter vers une carrière théâtrale.

Il part pour Vienne – où il rencontre le vieux tragédien Joseph Kainz, le dernier favori de Louis II de Bavière... – puis reçoit l'enseignement du comédien et metteur en scène Ferdinand Gregori pour être engagé au Deutsches Theater de Berlin. Stefan Lux est alors âgé de 23 ans. Il publie alors un premier volume de poèmes : *Meine Lieder* – qui connaîtra trois rééditions – sous le pseudonyme de *Peter Sturmbusch*. On le retrouve ensuite sur les planches de la Neue Bühne de Vienne, pour les saisons de 1913 et de 1914, avant que la guerre éclate.



Il s'engage alors dans la *Honvéd* (régiment de hussards hongrois) dans laquelle il est frappé par le typhus avant qu'une balle, que l'on renonce à extraire, l'atteigne au poumon durant les combats – elle lui sera peut-être fatale vingt ans plus tard. À peine remis, il retourne au front et il est à nouveau blessé, au point de perdre l'usage d'un bras pendant plusieurs mois. Il termine cependant la guerre avec de brillants états de service, même si on lui reproche *une tendance libérale à fraterniser avec les soldats placés sous son commandement*.

Hussards de la Honvéd 1914-1918

La guerre finie, Štefan Lux part pour Berlin où il commence son action en faveur des Juifs maltraités. Il crée à l'automne 1919 la Sozial-Film GmbH qui va produire, sous sa direction artistique, l'un des premiers films consacré à la lutte contre l'antisémitisme : *Gerechtigkeit* (Justice).

Štefan Lux obtient le soutien du professeur Julius Hirsch et le film est financé par le propriétaire d'un grand magasin de Berlin. En mars 1920, le film est terminé et prêt à être projeté en salles, quand éclate le putsch de Kapp. Le bailleur de fonds retire alors son soutien et le film n'est pas projeté. Štefan Lux reste encore un certain temps dans le cinéma en travaillant comme scénariste pour la société de production de l'actrice Henny Porten et pour la Wengeroff-Film, puis pour plusieurs maisons d'édition, et accède au statut d'écrivain indépendant.

En 1921 il publie *Liebeslieder*, un nouveau volume de ses poèmes qui font l'objet d'adaptations musicales. Il redécouvre et publie en 1923 une farce inédite, *Nur keck*, de Johann Nestroy – le Feydeau viennois. Mais il se passionne surtout pour ses recherches sur le philosophe Popper-Lynkeus qui sont son seul vrai exutoire aux difficultés matérielles qu'il rencontre.

Stefan Lux est en effet marié avec Dora et avec qui il a eu un fils, Albert, né en 1922. Mais, il à peine à vivre de sa plume ; ses articles visionnaires dans lesquels il annonce tout ce qui, en effet, se

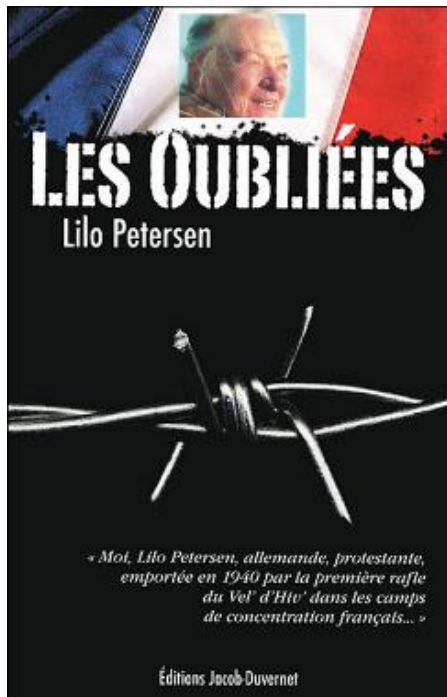


produira, reviennent régulièrement des bureaux de rédaction, avec la mention « Inopportun » ou « Pas à dire ».

Stefan Lux projette la publication d'une revue : Weltbühne des kleinen Mannes (Scène mondiale du petit homme), mais elle reste à l'état de projet : Hitler vient en effet d'accéder au pouvoir.

A la même époque, Lux a fait la connaissance d'une jeune femme du nom de Petersen qui est allemande et protestante. Avec lui, elle dénonce les exactions dont ils sont témoins et sous sa plume de nombreux écrits sont rédigés pour informer le peuple allemand de l'ampleur du péril que représente le régime nazi. La police secrète d'Etat est bien sûr rapidement sur leurs traces, aussi, sentant le danger approcher, Lux et Petersen décident de s'exiler.

Alors que Lux s'installe à Prague avec son épouse et son enfant, il projette de fonder un théâtre. Mais malgré l'énergie qu'il déploie, les maigres fonds qu'il récolte sont vite épuisés.



Petersen quant-à-elle, se réfugie en Suisse, puis à Paris Elle sera arrêtée dans la capitale le 15 mai 1940 lors de la première rafle du Vel d'Hiv où 5.000 femmes allemandes, pourtant opposantes au régime nazie, seront parquées puis déportées au camp de Gurs, près de Pau dans le sud de la France. 12.000 d'entre-elles subiront aussi les mêmes rafles à travers l'hexagone. Sa fille, Lilo Petersen, elle-même déportée dans ce camp, publiera avec beaucoup de difficultés en 2007, tant les pressions de l'Etat français ont été fortes, un récit autobiographique de cette période où elle relate les relations de sa mère avec Stefan Lux. Dans son livre elle indiquera : « *Les Allemands faisaient crever, les français laissaient crever. Toute la nuance est là.* »

Mais pour revenir à la fin des années 30, pendant ce temps, l'aryanisation fait rage en Allemagne, et la montée en puissance de Hitler laisse les grands de ce monde sans réaction. Lux comprend que les vainqueurs d'hier ont la tête ailleurs, et qu'ils ne voient pas le danger approcher. Il faut pourtant secouer l'opinion publique et ouvrir les yeux des dirigeants du monde libre.



Il rencontre bien le président tchèque, Edvard Běněš, dans un entretien où est également présente Petersen - son amie, qu'il revoie à nouveau, et avec qui, en secret, il continue cette lutte inlassable qui s'avère malheureusement inefficace.

Que faire ? L'idée d'une intervention à la S.D.N. lui vient alors. Mais oui, pourquoi pas ? S'il réussit à se faire admettre dans la salle du Conseil, il réussira peut-être à forcer les consciences des ministres et des diplomates présents.

Edvard Běněš (1884-1948)

Lux parvient alors à rassembler la somme nécessaire à son voyage, et le 4 juin 1936, Arne Laurin – rédacteur en chef de la Prager Presse – lui remet une lettre de recommandation qu'il doit présenter au journaliste genevois Paul du Bochet.

Cet homme connaît tout, et tout le monde. Il a une grande expérience de la politique internationale et peut s'avérer d'un grand secours pour Lux dans sa démarche. Première étape : Paris, pour récolter, dans les milieux d'émigrés, suffisamment de subsides pour garantir plus convenablement son intervention à Genève. Mais c'est une amère déconvenue qui l'attend. Personne ne s'intéresse à son projet ; personne ne l'écoute. Le Front Populaire est passé par là et les Français pensent aux congés payés, à la plage...

Le 26 juin 1936, Stefan Lux arrive à Genève. Il est accueilli par Paul du Bochet qui le conduit à l'Hôtel Elizabeth, place des Alpes. Ce dernier lui procure alors une carte de presse, qu'il a obtenu auprès de la Section d'Information de la S.D.N., afin qu'il puisse être admis dans la salle du Conseil pour suivre les débats depuis la galerie réservée à la presse.



Place des Alpes, Genève



Bâtiment électoral de Genève. Salle des conférences de la SDN

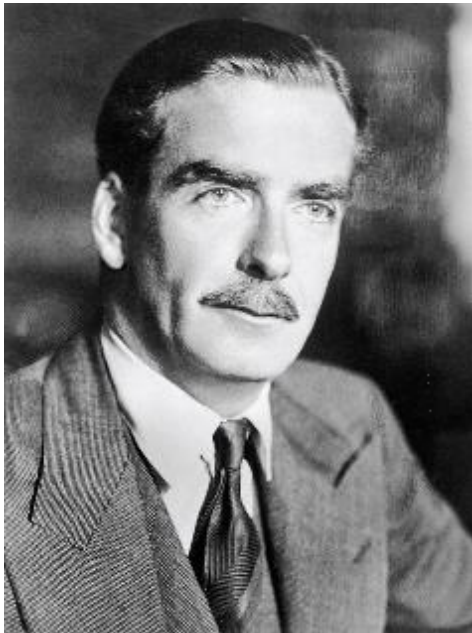
Mais après avoir assisté à quelques séances, Stefan Lux se rend compte qu'une intervention orale, aussi enflammée soit-elle, ne servira à rien. Dans la salle du Conseil règne une épouvantable atmosphère d'impuissance et de prudence, où l'Assemblée écoute et prend poliment en considération les propos de chacun. Seule l'intervention de Hailé Sélassié, venu lui aussi demander justice pour son peuple, anime quelque peu les débats, et encore. Le plus grand bruit provient des journalistes italiens qui ne l'épargnent pas lors de son discours.

Au soir du 1er juillet, réfugié dans sa chambre d'hôtel, Lux fait le point. Il sait qu'il ne peut rien attendre de la S.D.N. Tout au plus, par une intervention intempestive, réussira-t-il peut-être à troubler un instant cette auguste assemblée. Puis après ?

*« Mon action, dit-il, a échoué tout d'abord en raison du manque de documents. Ensuite et surtout en raison du climat d'impuissance et de l'apathie. Ici, il n'y a rien à espérer, même avec les dossiers les mieux préparés. »*

Il est désormais convaincu que seule une action d'éclat, violente et inattendue, donnera un résultat. Mais laquelle ?

Il ne peut tuer quelqu'un, comme l'avait fait Luigi Lucheni en prenant la vie d'Elizabeth d'Autriche ; Lux n'est pas un assassin. Dès lors, il n'a plus le choix : il devra faire le sacrifice de sa vie.



Mais auparavant, il saisit sa plume et rédige ce qu'il appelle son Mémoire qu'il destine à Sir Anthony Eden, le seul selon lui, en mesure d'enrayer la machine infernale nazie. Ensuite, Lux écrit au roi Edouard VIII d'Angleterre, puis au Manchester Guardian, en joignant une copie de sa lettre à Sir Eden.

Sir Anthony Eden (1897-1977)

Il écrit enfin au *Times*, à *l'Intransigeant de Paris*, à son épouse Dora, et au Docteur Arthur Heller de Prague pour recommander sa femme et leur fils à sa bienveillance. Enfin, le soir du 2 juillet 1936, Lux règle sa note d'hôtel, puis écrit encore deux dernières lettres : une à Paul du Bochet, pour lui expliquer les raisons de son geste ; et une autre à Joseph Avenol, le Secrétaire général de la SDN, pour s'excuser du dérangement et lui confier l'acheminement des courriers qu'il a rédigés.

Le matin du 3 juillet 1936, Stefan Lux se rend dans la salle du Conseil de la S.D.N., mais ne prend pas place dans la tribune réservée à la presse, mais dans celle réservée aux membres du Secrétariat, qui est située juste à gauche de la présidence. Dans son rapport d'enquête, le chef de la sécurité ne s'explique pas comment Lux y est exactement parvenu, mais il indique cependant que :

« Il semble toutefois qu'il se soit mêlé aux délégués et qu'il ait pénétré dans la salle, échappant ainsi à l'attention de l'huissier placé devant la porte d'entrée. »

Il est presque onze heures, Lux commet alors l'irréparable. Après un bref instant de panique, on lui porte secours et on le transporte dans une salle annexe où un médecin lui prodigue les premiers soins. Lux n'est pas mort, mais sa situation semble désespérée. Alors qu'il est rapidement transporté à l'hôpital, le président Van Zeeland fait reprendre la session interrompue en indiquant que *le drame ne semble avoir aucun lien avec les débats du jour*. A l'hôpital, la gravité de la blessure exclut toute intervention chirurgicale ; Stefan Lux est condamné.

Evacuation de Stefan Lux vers l'hôpital. Photo Robert Capa



6. Le surlendemain des incidents causés par les Italiens un journaliste tchécoslovaque se suicidait en pleine séance pour attirer l'attention du monde sur la tragique situation des Juifs en Allemagne.

Encore conscient, il se confie à Bohús Běněš, journaliste et neveu du président tchèque, qui l'a accompagné, puis semble-t-il à Pal Bérend, un journaliste prosoioniste hongrois qui sera le premier à faire un récit de ce drame dans le journal *Múlt és Jövő* de Budapest quelques jours après. Ce récit, que j'ai étudié, et qui s'appuie sur les longues confidences que lui aurait accordé Lux avant sa mort, comporte certes quelques exactitudes, mais aussi plusieurs incohérences notables qui sont de nature à jeter le discrédit sur une partie des propos soi-disant recueillis par Pal Bérend.

Je suis personnellement persuadé, tout en admettant que Pal Bérend ait effectivement rencontré Stefan Lux, que ce journaliste se soit livré à l'écriture d'une dramaturgie pour en tirer un avantage médiatique incontestable sous l'effet d'une émotion mondiale palpable dans les jours qui suivent mais qui, comme nous allons le voir, sera malheureusement éphémère.



Ce qui en revanche est certain, c'est la présence du Grand Rabbin de Genève, Salomon Poliakov, que Lux a fait appeler. Ce dernier craint en effet de ne pouvoir être enterré parmi les siens, en raison de la nature de sa mort.

Il lui dit : *« Je sais que je n'ai plus que quelques instants à vivre. Aidez-moi à mourir. Je n'ai pas été un israélite pratiquant, mais je veux mourir en bon israélite. Je m'appelle Schmouel Moschei Ben Avrohom. Lorsque je serai mort, je voudrais que vous m'enterriez auprès des israélites, mes coreligionnaires que j'ai tant aimés, pour lesquels j'ai souffert, pour lesquels j'ai donné ma vie ».*

Salomon Poliakov, Grand-rabbin de Genève (1933-1946)

Salomon Poliakov le rassure, il sera bien enterré auprès des siens. Lux serre alors la main du Grand Rabbin qui récite une prière. Il est 21h00, Stefan Lux vient de quitter ce monde.

En quelques heures, le monde entier apprend le geste de Stefan Lux. De nombreux télégrammes arrivent et lorsque les obsèques sont organisées au cimetière israélite de Veyrier, le 6 juillet 1936, c'est une foule immense, peut-être la plus importante qu'ait connu ce cimetière dans son histoire, qui est réunie pour rendre un dernier hommage à cet homme. De nombreux diplomates et autres personnalités internationales sont présentes, tout comme Dora, l'épouse de Lux, et Albert, son fils. La communauté juive de Prague s'est en effet cotisée pour payer le voyage.

Le Grand Rabbin Poliakoff rappelle les raisons de ce geste... *symbolique, plein de grandeur et de noblesse*, dit-il. Puis, il exhorte les journalistes présents à agir : « *Oui, Messieurs, vous avez une belle et noble mission à remplir par la presse, c'est de poursuivre la vérité et d'éclairer les hommes. Or, une grande iniquité est commise envers les israélites. Pourquoi hésitez-vous ?*

*Qu'attendez-vous, Messieurs, qu'attendez-vous ? Nous sommes des Juifs, vous êtes des chrétiens ! Mais, n'avons-nous pas tous une même conscience, n'avons-nous pas tous la même âme ? Ne sommes-nous pas tous les enfants du même Dieu ? Vous, seuls, vous pouvez faire cesser tous ces crimes. Vous en avez les moyens par la presse.*

*Votre conscience vous l'ordonne et vous n'avez pas le droit de vous taire. »*

Robert Dell, président de l'association internationale de la presse dit en suivant :

*« Dans sa lettre, Lux ne parle pas du tout de la question juive. Il parle du danger qui menace le monde et la civilisation. Ce n'est donc pas la lettre d'un sectaire, mais celle d'un homme qui pense à l'intérêt général de l'humanité. Que pouvons-nous dire alors de ce geste ?*

*Geste inutile peut-être, mais geste héroïque, geste d'abnégation suprême. Nous pouvons au moins assurer devant votre cercueil, que nous n'abandonnerons jamais la cause de la solidarité humaine, pour laquelle vous avez sacrifié votre vie, et que nous ne serons jamais neutres devant le crime. »*

Une affirmation pleine d'éloquence qui sera vite balayée, oubliée.

Quelques semaines plus tard, le 8 août 1936, lorsque s'ouvre à Genève le premier Congrès juif mondial, dans la salle même où s'est déroulé ce drame, Adolphe Adler, représentant la Fédération sioniste suisse, rappelle à son tour le sacrifice de



Stefan Lux : « *Dans cette ville, il y a quelques semaines, un Juif, par un geste héroïque, a cru devoir attirer l'attention du monde civilisé sur le sort malheureux de nos frères ! Que nous, les Juifs, au moins, nous répondions « présent » à son appel et que nous agissions. »*

Congrès juif mondial, 8 août 1936, Genève

Puis, Nahum Goldman, prenant la parole s'écrie : « *On édifiera un jour, en Allemagne, des monuments à la mémoire de Stefan Lux* »



Vœu pieux, plein d'espoir, mais sans lendemain. Aucun monument ne sera érigé à sa mémoire. Dans les faits, la mort de Stefan Lux, quoique largement médiatisée et source d'une vive émotion dans les jours qui suivent, ne changera finalement rien à la destinée du monde : un monde qui restera sourd et aveugle et qui bientôt succombera à la barbarie des Nazis.

Quatre-vingt-cinq ans après son tragique et désespéré suicide, quels souvenirs gardons-nous de son combat, de son message.

A vrai dire, pas grand-chose.

Certes, quelques auteurs et journalistes se sont penchés sur ce drame, relevant au passage que les missives diplomatiques de l'époque sont assez rares et ne contiennent que peu d'informations. D'une manière générale, le mutisme des grands dirigeants s'est imposé sur ce drame, à commencer par le président Van Zeeland à la SDN qui a immédiatement minimisé cet événement.

Comme l'indiquera le quotidien Lidové Noviny :

*"Il est étonnant que cet événement n'ait trouvé presque aucun écho dans la correspondance diplomatique de l'époque. Dans les documents adressés par les représentants tchécoslovaques de Genève et de Berne à Prague, on n'en trouve presque aucune mention. La même chose pour ce qui est des dépêches de diplomates britanniques. Une mention indirecte à ce sujet a seulement été identifiée dans la correspondance diplomatique française."*

*"Le message de Lux a été hélas désinterprété par les uns, refusé par d'autres pour être finalement oublié de tous." »*

En 2002, le réalisateur Costa Gavras, dans les premières minutes de son film *Amen*, sort cependant de son oubli Stefan Lux, en reconstituant ce drame du 3 juillet 1936.

En 2013, l'école Alliance GIRSA de Veyrier élabore une exposition, puis inaugure une plaque commémorative sur la tombe de Stefan Lux à l'occasion d'une cérémonie où les représentants du Sénat de la République Tchèque sont présents.



A Genève, en 2014, à l'occasion du bicentenaire du rattachement à la Confédération, quelques lignes mentionnent ce drame sur un panneau d'une exposition temporaire sur le bord du lac. Le site de la ville de Genève relève cependant, peut-être avec un peu d'étonnement, qu'il n'existe pas véritablement de traces commémoratives dans la Genève, siège de la SDN et depuis, des Nations Unies.

Alors, est-ce vraiment suffisant ?

A mon sens non.

Je crois que le combat et le message de Stefan Lux est toujours d'actualité. Et malgré nos volontés affichées depuis des décennies, nous n'avons pas véritablement tiré les leçons de notre douloureux passé.

La politique autoritaire du rideau de fer après-guerre, la désintégration de la Yougoslavie sans aucune réaction de l'Europe face aux génocides qui y étaient perpétrés me laissent perplexe. La montée à nouveau du nationalisme et du populisme en Biélorussie, en Hongrie, en Autriche, et même en France pays des droits de l'homme, sont autant d'indices inquiétants d'une nouvelle dérive de notre société.

Le regretté Michel Halpérin disait il y a quelques années que malgré les apparences : *« Aucune intégration n'est jamais totalement achevée. Le besoin, pour une collectivité, de désigner en son propre sein, un bouc émissaire, peut surgir et ressurgir, en fonction des circonstances. Les peuples les plus sages et les plus civilisés ne sont pas totalement immunisés. Et savoir que ces dérives, à la fois tragiques et ridicules, sont possibles ne suffit pas à les prévenir. »*

Des paroles d'une grande clairvoyance qui s'inscrivent dans la pensée de Stefan Lux, lui qui a voulu *éclairer les consciences...et surtout les réveiller.*

Il s'écria *Je suis la dernière victime*, avec l'espoir que son sacrifice stoppe la machine infernale. Dans les faits, du moins médiatiquement, il fut au contraire la première victime du nazisme.

Alors non, il n'y a pas de monuments érigés à sa gloire, mais il y a encore son message. S'il nous écoute et nous regarde aujourd'hui, je voudrais seulement lui dire qu'en ce bas monde quelques-uns d'entre-nous ne l'ont pas tout à fait oublié.

**Jean Plançon**